

R. D. : Les anciens surréalistes n'ont pas de ressentiment contre Breton, c'est très troublant. Il y a eu les orages, les passions, les brouilles, mais en fin du compte et en fin de vie, il reste une immense affection pour Breton. Son extraordinaire rectitude morale avait, c'est vrai, un côté un peu terroriste, mais littéraire, verbal. Il a été, je crois, détecteur de mensonge, un homme de liberté, finalement. Séduit par le communisme comme il fallait l'être à l'époque, il l'a très vite rejeté d'instinct, fasciné par Trotski. Mais voilà un homme qui n'a pas compris la nation... Ce qui l'a amené à ne pas commettre le pire, mais à ne pas s'associer au meilleur non plus puisqu'il a été loin de la Résistance. Reste que dans le genre libre penseur, on fait difficilement mieux.

B.-H. L. : C'est vrai qu'il a souvent eu les bons réflexes politiques. La première adhésion au PC, le recul, le trotskisme, le départ en 40, la villa Air-Bel, tout ça n'est pas si mal. Mais il est étrange que, à New York, en 40, il soit speaker à la radio américaine. Lui dont la raison d'être était d'écrire, il n'écrit pas un texte, il dit tous les jours à la même heure les textes de Lazareff.

R. D. : Non, c'est accessoire, c'est pour lui un simple gagne-pain.

B.-H. L. : D'accord. Mais Vichy, la collaboration, l'Allemagne, ce n'était pas accessoire. Or il a été paralysé, tétanisé pendant ces quatre ans. Alors au mieux c'est une étrangeté et au pire, et telle est ma conviction, c'est l'aveu d'une hétérogénéité entre sa pensée et la position que d'instinct il savait devoir prendre. Je ne crois pas qu'on puisse dire de Breton qu'il a été un homme libre, qu'il a résisté à la dictature. Quand il faisait fonctionner sa petite communauté comme nous savons qu'elle fonctionnait, c'est-à-dire de façon terroriste, quand il était capable de publier des « index », oui de vrais « index » recensant les livres qu'il était interdit de lire, c'était une terreur bénigne évidemment, mais les intellectuels, en règle générale, n'exercent de terreur que bénigne. Autre chose. On fait souvent crédit à Breton d'avoir été un des introducteurs en France du freudisme, de la psychanalyse. C'est une légende. Breton était jungien, pas freudien. Il n'a jamais rien compris à Freud. Il était de ceux qui croyaient que l'inconscient est collectif et que les hommes sont plantés dans une sorte de terreau, de rêve et de fantasme communs, une « mer intérieure », ce qui ne me semble pas de nature à programmer une pensée libre. Donc jungien, terroriste...

R. D. : Il faut le fusiller ? Tu lui donnes trente ans ?

B.-H. L. : Je le juge sévèrement. Et c'est vrai que je préfère Artaud ou, dans un autre genre, Leiris.

R. D. : Le tribunal du peuple aura du pain sur la planche.

Globe : A propos de tribunal du peuple précisément, il y a, dans le livre de Bernard-Henri Lévy, la dénonciation de la fascination des intellectuels pour les idéologies dures du siècle, ce qu'il appelle la barbarie...

R. D. : Mais on est toujours le barbare de quelqu'un ! Généralement de l'autre barbare ! La guerre de 14-18, c'est ce qui a fait à la fois le surréalisme, le communisme, le fascisme, ça a fait tous les ismes ; la guerre de 14-18, ça a donné aux gens la certitude que le monde mercantile ou capitaliste dans lequel ils vivaient était porteur de mort. L'autogénocide de l'Europe a servi de tremplin à tous les délires. Chez les surréalistes, c'est évident. Nous en connaissons d'autres, des délires, au moins équivalents.

Globe : Ça a l'air d'être une constante, cette séduction, cette fascination de nos clercs pour les révolutions, rouges ou brunes, du siècle...

R. D. : Le XX^e siècle a connu des guerres démesurées par rapport à celles du XIX^e siècle, des guerres totales impliquant militaires et civils, destruction de villes, bombes atomiques : Hiroshima, 80 000 morts ; Nagasaki, 50 000 – en quelques secondes. Ce sont des choses qui choquent. On va peut-être en revoir de semblables d'ici peu. Evidemment, nous, dans cette période de paix que Bernard a connue, on accuse les aînés de délirer, en proie à des fantasmagories, délires, épouvantes. Mais c'était la réalité des choses, et des gens, et des pays, et des sols. L'expérience de mort est incompréhensible pour nous qui avons zéro an quand tout ça se passait. N'engageons pas la métaphysique là-dessus : l'histoire réelle suffit.

B.-H. L. : C'est un des thèmes, non pas du livre, mais du film : on ne dit pas suffisamment quel énorme traumatisme fut la guerre de 14. Avec cette question, notamment, qu'on trouve dans tous les « romans de guerre » de l'époque et qui porte en elle une partie de la tentation fasciste, une question qui s'est posée à la France pendant des années, jusqu'en 1920 : comment les poilus ont-ils tenu ? Certains y ont répondu en évoquant la force du sol, de l'instinct, du sang, de la race, etc. Ce qui permet de penser que le fascisme n'est pas tombé du ciel, il est venu de la boue de Verdun. Et ce qui permet de penser qu'il ne faut peut-être pas en finir trop vite avec la métaphysique.

Globe : Avez-vous déjà essayé de dégager les points de convergence et de divergence qui existent entre vous ?

R. D. : Vaste sujet !

B.-H. L. : C'est drôle. Lorsque nous nous parlons, c'est l'évidence qu'il y a un dissentiment majeur. Or, bizarrement, depuis quelques années qu'il nous arrive de nous croiser, j'ai beaucoup de difficultés à identifier ce désaccord. C'est peut-être, d'ailleurs, un trait de l'époque, ou un trait du débat intellectuel... des dissentiments abyssaux et étonnement difficiles à cerner.

Globe : Est-ce que la question irakienne est une divergence majeure entre vous ?

R. D. : D'abord, le fait est que nous n'avons pas la même définition de l'intellectuel. Je dirais que, pour moi, l'intelligence c'est un travail, pour Bernard c'est un spectacle. Je ne dis pas ça au sens simplement polémique du

“ un écrivain, c'est un monsieur qui donne l'impression de respirer dans une langue comme s'il l'exhalait de son corps ” Bernard-Henri Lévy

mot. Spectacle veut dire mise en scène de sentiments, volonté d'émouvoir, exercice d'une influence, maximisation des effets. A mes yeux, l'intellectuel est un monsieur qui s'enfonce dans les choses pour produire des vérités, je ne dis pas « la » vérité : la question de la science, la question de la connaissance est pour moi une question obsédante. Il me semble que pour Bernard, l'exercice intellectuel est un exercice de sujet à sujet ; moi, ça passe par l'objet, c'est-à-dire par l'isolement d'un champ empirique pour savoir, ensuite, ►